

Guerre et... rêve

Gérard Bouchard, *Mistouk*, Montréal, Boréal, 2002, 510 p., 27,95 \$.

Vincent Chabot, *À l'intérieur du labyrinthe*, Québec, L'instant même, 2002, 336 p., 27,95 \$.

Monique Bosco, *L'attrape-rêves*, Montréal, Hurtubise HMH, 2002, 140 p., 16,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2002). Compte rendu de [Guerre et... rêve / Gérard Bouchard, *Mistouk*, Montréal, Boréal, 2002, 510 p., 27,95 \$. / Vincent Chabot, *À l'intérieur du labyrinthe*, Québec, L'instant même, 2002, 336 p., 27,95 \$. / Monique Bosco, *L'attrape-rêves*, Montréal, Hurtubise HMH, 2002, 140 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 21–22.

Guerre et... rêve

Du temps de l'amour courtois au temps des bleuets, l'histoire se conjugue toujours à la guerre, souvent au rêve.

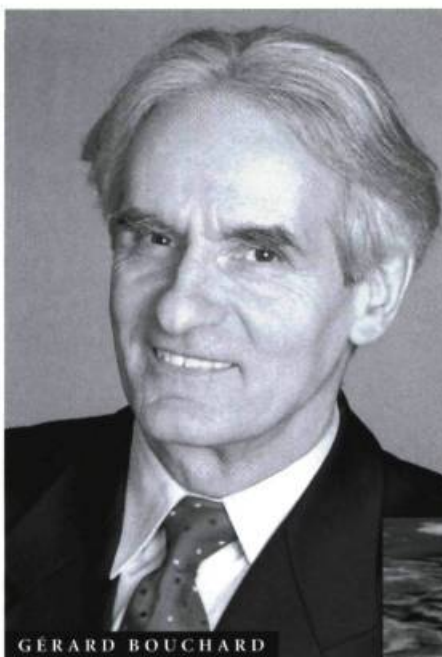
R O M A N | JULIE SERGENT

DEPUIS QUE LE QUÉBEC A CESSÉ D'ÊTRE la principale inspiration des écrivains d'ici, il fait particulièrement bon retrouver de temps à autre des nouvelles du terroir, preuve qu'on a nos traditions et que la devise sur nos plaques d'immatriculation a encore quelque raison d'être. D'autant lorsque le roman en question est signé par un monsieur qui connaît le Québec comme le fond de sa poche et qui l'aime manifestement, merveilles et faiblesses confondues.

UN GÉANT NÉ POUR UN PETIT PAIN

Gérard Bouchard n'est pas seulement le frère de l'autre ni qu'un éminent sociologue et chercheur, il est maintenant un écrivain, comme s'il était tombé dans cette marmite-là aussi quand il était petit. Les gens qui l'ont entendu parler le savent : Bouchard est un homme qui est tout aussi posé qu'il est intéressant. Et tel est son *Mistouk* : un roman lent (et généreux, avec plus de cinq cents pages), plein de détails, écrit dans une langue serrée, élégante, mais qui n'en dégage pas moins beaucoup de passion.

Mistouk (d'un terme indien qui désigne des arbres en partie inondés) fut jadis le nom d'un petit village du Saguenay, aujourd'hui Saint-Cœur-de-Marie. C'est là, dans le rang des Chicots, le 24 juin 1887, d'un père qui s'appelle Joseph Tremblay et d'une mère qui s'appelle Marie Gagnon, que naît Roméo Tremblay, dit Méo, dit Le géant. L'étable n'est pas loin, et, s'il n'y a pas trace des Rois mages, c'est sans doute parce que le sol n'avait pas encore été suffisamment défriché pour qu'ils arrivent à l'heure juste ! Le romancier s'est amusé, manifestement. En faisant un Méo si grand que ses pieds dépassent rapidement du berceau, il lui a donné des airs de bon Dieu (ce qu'il sera pour tous les enfants du coin) en même temps qu'une morphologie qui le poussera naturellement à aller plus loin que les autres, à sortir des sentiers battus, à explorer le monde. Atteint de « la maladie des lointains », comme s'en plaint sans cesse Marie, sa mère, Méo laisse la famille défricher leur lot au pic et à la pelle, préférant de loin pour sa part s'en aller à la découverte de l'ailleurs. Il écoute patiemment la nature, de qui il apprend, comme il y sera bientôt initié plus durement avec ses amis, les Indiens Manigouche, les beautés comme les implacables lois. Et Méo sera longtemps heureux, de sorte que *Mistouk* le sera de même : un carnaval de personnages colorés, d'histoires drôles, d'expressions oubliées, une tapisserie qu'explore le lecteur en souriant, guidé



GÉRARD BOUCHARD



par les connaissances de Bouchard et charmé par son écriture coulante. Voilà Alexis le trotteur venant montrer ses prouesses au village, voilà Louis Hémon et Maria Chapdelaine, voilà des gens relativement heureux, dans un « vaste territoire où on pouvait tout recommencer » ! C'était sans compter la guerre, la conscription, les émeutes de 1918 à Roberval, les morts, puis l'entêtement de l'Église dans les affaires de l'État, le pouvoir écrasant des grosses gens... Ah... ne peut-on faire sans les trente dernières pages et rêver encore ?

AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS ?

Le personnage principal du deuxième roman de Vincent Chabot, *À l'intérieur du labyrinthe*, se nomme Guyot de Provins, un homme qui a réellement existé et à qui l'on doit une bible (« une satire et une dénonciation virulente des privilèges de la noblesse et du haut clergé de son époque », nous apprend l'auteur), preuve qu'il avait bien lui-même un rêve. Vincent Chabot en a fait un troubadour qui, son art lui ouvrant toutes les portes, est mandé en 1207 par la Champagne pour aller rencontrer les seigneurs de Bretagne et les convaincre de s'allier aux siens. Chemin faisant, toutefois, l'espoir d'achever un exploit plus grand encore se met à germer en lui. C'est que, en digne descendant des héros de roman médiéval, Guyot de Provins est titillé par le désir de découvrir le fameux Graal, tel que l'a décrit Chrétien de Troyes quelques décennies plus tôt dans son *Perceval* (« une coupe d'émeraude qui, en plus de donner autorité sur toute chose en ce bas monde, a le pouvoir de régénérer aussi bien le corps que l'esprit »).



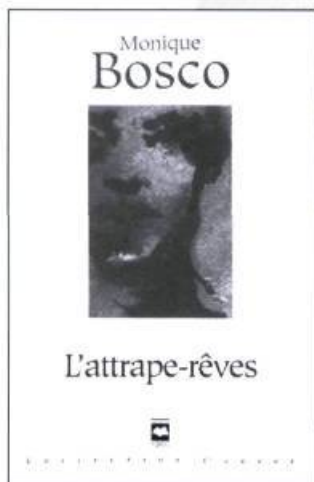
Voilà une quête qui ne va pas de soi et qui pourrait faire un roman bien ennuyant si elle n'était assaisonnée de quelques autres saveurs ! En plus d'emprunter la plupart de ses protagonistes à la véritable histoire de

France, l'auteur a eu l'heureuse idée de faire visiter le pays à ses lecteurs, les entraînant ici sur un site mégalithique de Bretagne, là au pied de la cathédrale de Chartres, dont le motif de pierre en forme de labyrinthe vient inspirer rêves et actions au héros. Et puis Chabot a mis un peu de tout dans la marmite, soupçon de guerre, pincée d'amour, cuillerée de questionnements philosophiques, et plusieurs gouttes d'apparitions et de songes, faisant de son roman un bien plaisant roman médiéval.

Lorsque Guyot fait fi des règles élémentaires de l'amour courtois pour se laisser entraîner dans une passion torride par l'épouse d'un seigneur breton, il entreprend une descente aux enfers qui, de giration en remontée, finira – on le comprendra en fin de roman – par lui permettre d'atteindre une certaine élévation spirituelle. Mais en attendant

d'atteindre ce Graal, le troubadour devenu amoureux devra souffrir les caprices de sa belle, qui le laisse pour un frère défrôqué, avant que de se voir entraîné dans une croisade contre les Albigeois, hérétiques chez qui il pourra heureusement commencer à trouver des cœurs amis. Et puis il s'envolera, notre héros, dans un finale qui montre que l'auteur a préféré le beau au vrai...

SI VRAIS, SI OUBLIÉS



Les personnages de l'essai de Monique Bosco, *L'attrape-rêves*, n'ont pas seulement, quant à eux, vécu. Ils ne cessent de mourir, dans le plus cruel anonymat.

Quand cessera-t-on de faire comme si les Amérindiens n'existaient pas et n'avaient jamais existé? C'est la question que pose M^{me} Bosco, romancière et poète d'origine française, elle-même participant depuis son arrivée au Québec en 1948 à cette ignorance nationale.

Quand je suis arrivée à Montréal, j'ai cru que là s'offrait la chance d'effectuer un nouveau départ. J'étais passionnément curieuse, et bien décidée à laisser derrière moi ce qui fut mal vécu. [...] Je me suis laissé éblouir, éblouir par la richesse, l'abondance. Terre de cocagne. Oui, comme j'ai été superficielle, m'intéressant aux décors, aux choses matérielles et non pas aux gens.

Monique Bosco a 74 ans lorsqu'elle rédige cette espèce de mea-culpa d'une femme qui fut dans sa jeunesse de plusieurs causes justes et qui s'aperçoit, au couchant de sa vie, qu'elle en a raté toute une. C'est l'année 2001. Celle du Sommet des Amériques. Exactement trois siècles depuis la signature de la Grande Paix de Montréal. « Où sont les Indiens? » demande-t-elle. Alors elle se lance dans les traités d'histoire et de sociologie, elle devient attentive, dès qu'elle ouvre un journal, un magazine, un roman, à tout ce qui se dit sur les Premières Nations. C'est ainsi que s'écrit *L'attrape-rêves*. Non pas un roman, mais une interrogation, et l'infinie tristesse d'une femme devant le constat d'une injustice qui ne connaîtra jamais réparation.

Peut-être que, tout simplement, dit-elle, personne n'aspire vraiment à la paix, une vraie paix qui laisse à chacun le choix de vivre désormais dans une plus grande sagesse, une plus grande bonté, un véritable partage des richesses et des vrais biens.

Ainsi peut-on craindre que va l'histoire.

Mais rêvons donc encore un peu...

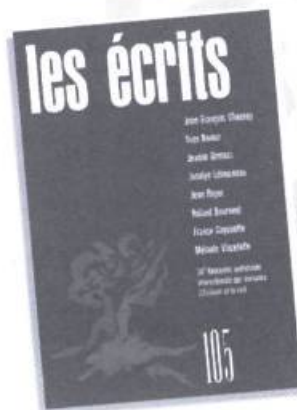
les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 105

AOÛT 2002



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY
YVES NAMUR
JEANNE DEMERS
JOCELYN LÉTOURNEAU
JEAN ROYER
ROLAND BOURNEUF
FRANCE CAYOUILLE
MÉLANIE VINCELETTE

30^e Rencontre québécoise
internationale des écrivains
L'écrivain et la nuit

✂ En vente dans toutes les librairies. Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- | | |
|--|-------|
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> INSTITUTIONS | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :



les écrits

Case postale 87, Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836
Télocopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca